

Edifices Commerciaux du centre-ville de Montréal, 1920-1935: un résumé

par Denis Lessard et Pascale Beaudet



*Peel Street, 1931, one of the main areas of commercial architectural development in Montréal.
Le Centre-ville de Montréal en 1931. Secteur Peel—Sainte-Catherine.*

Public Archives Canada

C'est par souci d'élargir la notion de patrimoine que nous avons entrepris une étude sur l'architecture commerciale montréalaise des années 20 et 30. Il s'agit d'un domaine encore très peu fouillé mais particulièrement digne d'intérêt. Notre travail s'est développé non pas à la manière d'un inventaire exhaustif, mais sous la forme d'une analyse pratique et multidirectionnelle. En effet, la documentation assemblée a permis de dégager des conclusions sur les plans socio-économique, technologique, stylistique, urbanistique et idéologique.¹

Selon la quantité de renseignements disponibles, l'intérêt des motifs ornementaux et des structures architecturales, 57 bâtiments encore existants ont été retenus pour fins de recherche. Notre catégorie d'analyse comprend les types d'édifices suivants: banques, boutiques, édifices à bureaux ou à fonction mixte, épiceries, garages, grands magasins, marchés couverts et sièges sociaux de compagnies. A cela s'ajoutent quelques immeubles du secteur des communications: bâtiments des services du téléphone, imprimeries, bureaux liés à la production d'un journal.

Notre territoire était bordé par les rues Atwater, Sherbrooke, Amherst et Viger-Vitré, ce qui correspond au centre-ville de Montréal. Ce secteur s'est évidemment beaucoup développé entre 1920 et 1935, période équivalant grosso modo à l'entre-deux guerres.

Le présent texte donne un aperçu très général de nos découvertes, à partir d'exemples tirés de ce qui constituera notre rapport de recherche.

En 1919, pour la première fois, le Canada signe un traité international à titre individuel: le traité de Versailles. Auparavant, la Grande-Bretagne avait toujours servi de chaperon à ses "dominions".² Les années

1920 à 35 marquent l'émancipation politique du Canada et le début de la domination économique par les Etats-Unis. Le capital britannique, dominant le marché à 53% en 1920, cède devant le capital américain: il ne représente plus que 36% des investissements étrangers en 1930.³ Durant ces mêmes années, les économies canadienne et québécois connaîtront une évolution dictée par leur voisin et par la situation internationale: dépression (1919-25), prospérité, jusqu'en 1930, reprise lente en 1933.

En 1921, le Québec a passé le cap de l'urbanisation. Montréal, métropole canadienne incontestée, abrite le principal port du pays, est le point de fonction des grands réseaux ferroviaires et le siège des deux plus importantes banques du Canada: la Banque royale et la Banque de Montréal. Le centre-ville voit s'édifier un grand nombre d'édifices. Une recrudescence des activités de construction dans les années 1928 et 29 ressort de l'examen de notre corpus. Durant les quinze années de notre étude le Québec, est-il besoin de le rappeler, est dominé économiquement par une grande bourgeoisie anglophone qui contrôle la construction (en 1910, 2.4% des membres de la grande bourgeoisie canadienne sont francophones; en 1930, 4.6%.⁴ En 1920, le centre-ville montréalais avait un visage nettement plus anglophone qu'aujourd'hui. Pendant que les Canadiens-anglais s'occupaient de nos affaires, les Québécois francophones obéissaient au clergé qui leur prêchait la soumission; quant aux gouvernements, le moins qu'on puisse dire est qu'ils géraient sans imagination. Quelques exceptions d'envergure comme Lionel Groulx tentaient de secouer la torpeur du Québec.

Trois bureaux d'architectes reviennent plus souvent

au sein de notre corpus: Ross et MacDonald (grand magasin T. Eaton, 1925–27 et 1931; hôtel Mont-Royal, 1921–22), Barott et Blackader (siège social de la Bell Telephone, 1927–29) et H. L. Fetherstonhaugh (immeuble University Tower, 1929–30). Ces architectes appartiennent à la minorité anglophone du Québec et entretiennent des accointances avec le milieu architectural de Toronto. Certains bureaux torontois comme celui de John M. Lyle ont d'ailleurs été chargés de contrats à Montréal; le magasin Simpson (1929–30) est construit par les torontois Chapman et Oxley. Les architectes francophones sont beaucoup moins nombreux dans le secteur commercial: leurs activités étaient surtout liées aux constructions résidentielles et institutionnelles. Tirés de notre corpus, citons néanmoins Ernest Cormier, Henri S. Labelle, A. H. Lapierre . . .

La prépondérance des anglophones — architectes, entrepreneurs, financiers — se retrouve naturellement dans la documentation d'époque sur l'architecture montréalaise. Les revues torontoises — *Construction, Contract Record and Engineering Review, The Journal, Royal Architectural Institute of Canada* — ont le haut du pavé. Ces publications sont remarquablement imperméables aux expériences contemporaines en Europe et aux États-Unis. En architecture, le ton est donné par la métropole ontarienne. L'époque est marquée par une série de développements pan-canadiens, notamment dans le cas des banques et des grands magasins qui ouvrent des succursales à Montréal et dans d'autres villes du pays.

Entre 1920 et 35, l'aspect du centre-ville de Montréal est déterminé par les différentes lois de zonage qui règlent la hauteur des édifices. Ce n'est qu'après 1929 que le nombre d'étages peut augmenter jusqu'à douze.⁵ La législation influence même la structure architecturale puisque l'on recommande de construire les édifices en hauteur selon le principe des volumes en retrait, pour donner une forme de ziggourat. Les immeubles Beaver Hall de la Bell Telephone, University Tower, Dominion Square (1929 ou 1930) et Aldred (1929) suivent cette configuration. La vocation commerciale des édifices donne souvent lieu à des structures avec entrée donnant sur un coin de rue, à la jonction d'artères importantes. Il en résulte un plan tronqué: cette caractéristique n'est pas nouvelle, mais elle se retrouve souvent à l'intérieur de notre corpus. On peut mentionner les édifices de la Dominion Oil Cloth and Linoleum (1929 ou 1930), le marché Saint-Jacques (1931), l'édifice E. Archambault (1930), les postes Lancaster (1924), Wilbank (1927–28) et l'immeuble Beaver Hall de la Bell, les immeubles Confederation (1927–28) et Aldred.

Certaines innovations techniques apparaissent au cours de la période étudiée. On développe des méthodes de coulage du béton et de construction pendant l'hiver, par exemple pour les édifices Crane (1921–22), University Tower, Confederation et Railway Exchange (1927–28). On s'efforce aussi d'améliorer la rapidité de construction. Il est cependant remarquable de voir que les progrès techniques n'empêchent pas le conserva-

tisme dans les styles architecturaux. Ainsi, l'immeuble de la compagnie Canada Cement (1921–22) est le premier à être construit en béton armé au Canada, et le premier à offrir un garage souterrain à Montréal; pourtant, l'aspect extérieur de l'édifice est d'une ordonnance toute néo-classique.

L'examen de notre corpus suggère des secteurs de développement déterminés par des voies de transport. Nous en définissons deux, en précisant que nos délimitations ne sont pas étanches: le secteur Peel-Ste-Catherine et celui de la Place Phillips.

Il faut d'abord mentionner que la rue Ste-Catherine, durant l'entre-deux guerres, était déjà l'artère commerciale la plus importante du centre-ville. C'est pourquoi nos deux secteurs se rattachent pour moitié à cette rue.

En 1920, la rue Peel revêt une importance particulière: déjà au XIX^e siècle, la rue alors nommée Windsor donne son nom à la gare; les hôtels s'établissent donc à proximité. De plus, jusqu'en 1930, l'axe Windsor-Peel menait directement au pont Victoria, seule échappée vers le sud.⁶ La rue Sherbrooke est la continuation de l'autoroute 2. Il n'est donc pas étonnant que nous retrouvions une concentration d'hôtels dans ce secteur: hôtel Mont-Royal, hôtel Berkeley (1928).

Durant les années qui nous intéressent, la Place Phillips joue un rôle important dans la vie économique de Montréal: c'est le cœur du centre-ville; elle est reliée au quartier des affaires par la Côte du Beaver Hall. La prospérité profite à la place, qui voit plusieurs édifices s'élever dans les années 20: immeubles Dubrûlé (1920), Canada Cement, Crane.

Le rapport de recherche contenant les fiches descriptives de notre corpus avec illustrations et textes de synthèse sera diffusé dans les principales bibliothèques montréalaises, auprès des organismes qui s'intéressent à la conservation et à l'étude du patrimoine architectural, ainsi qu'aux bibliothèques nationales du Québec et du Canada. Des extraits seront envoyés aux propriétaires des édifices les plus menacés, dans une optique de sensibilisation et de mise en valeur de ce patrimoine plus récent.

Il s'agit donc d'une première étape de travail. Nous comptons ensuite approfondir les différentes avenues dégagées par la recherche et explorer les autres catégories d'édifices construits à Montréal durant la même période.

Notes

1. Cette recherche était parrainée par le département d'histoire de l'art de l'Université de Montréal, et subventionnée par le Ministère des Affaires culturelles du Québec, dans le cadre du programme "Connaissance du patrimoine", 1981–82.
2. Lacoursière, J., Provencher, J., et Vaugeois, D., *Canada-Québec: Synthèse historique*, Montréal, Renouveau Pédagogique, 1970, p. 491.
3. Linteau, P.-A., Durocher, R. et Robert, J.-C., *Histoire du Québec contemporain; De la Confédération à la crise*, Montréal, Boréal Express, 1979, p. 385.
4. *Ibid.*, p. 462.
5. *Construction*, Vol. 22, no 4 (avril 1929), pp. 117–118.
6. *The Journal, Royal Architectural Institute of Canada*, Vol. 35, no 7 (juillet 1958), p. 245.